

May

Une mise en scène tirée au cordeau du scénario de Hanif Kureishi *The Mother*. Didier Bezace sait poser sur un plateau délicat le vide et le plein de nos existences contemporaines effrénées.

CRITIQUE

C'est le scénario original de l'écrivain anglais Hanif Kureishi qui a nourri le talent de Didier Bezace, l'un de nos grands metteurs en scène d'aujourd'hui. Une histoire de famille banale en apparence, si ce n'est que l'éclairage proposé est celui d'une mère devenue veuve qui peu à peu se libère des fils – son fils et sa fille, en l'occurrence – qui l'enserraient jusqu'à présent, des liens familiaux et sociaux de simple convenance qu'on aurait bien voulu la voir accepter encore. Chacun sait qu'en nos temps incertains d'Occidentaux empressés, les êtres sont classés une fois pour toutes selon leurs différences, qu'elles soient d'origine ethnique, sexuelle, générationnelle ou sociale. Le milieu choisi appartient à la middle

aussi à ce paysage humain, un ami de Bobby, Darren – avec toute la conviction désinvolte et profonde de Patrick Catalifo, l'amant de Paula. Un homme marginalisé, et en cela nécessaire aux autres dans l'exposition brutale de son échec social avéré. Ce citoyen hors de la cité aide à la révélation existentielle de May, féminine et intime – loin de son manteau de mère, de grand-mère et de *has been* que son entourage prétendument libéré pensait lui voir endosser. Geneviève Mnich incarne une Madone profane dans cette absence et présence mêlées. Elle ne veut plus rentrer chez elle comme toutes les femmes de son quartier pour finir à la maison de retraite : « Seigneur, laisse-nous vivre avant de mourir. » La scénographie est subtile, des panneaux coulissants sur le plateau dessinent non sans étrangeté



May (Geneviève Mnich) et Darren (Patrick Catalifo), la vraie vie hors des normes sociales.

class. Le fils Bobby, interprété par Antoine Basler inquiet et speed, a plutôt réussi. Il spéculé à la bourse, gagne vite et perd aussi vite un argent démesuré. Avec une grande maison en travaux, une fillette dont personne n'a le temps de s'occuper, une femme qui gère « son » magasin dans des quartiers huppés. Le couple part le matin en catastrophe, téléphone portable à la main et casque de moto sous le bras.

Une Madone profane dans cette absence et présence mêlées

De son côté, la fille Paula, à la fois désespérée et assoiffée de vie – Lisa Schuster, voix et corps engagés – a des velléités de création, écriture de poèmes et pièces, atelier d'expression orale et travail alimentaire scolaire. De l'argent, très peu, et de l'amour, encore moins. Un tiers appartient

les espaces intérieurs dévolus à la mère et aux autres. Ces volumes confinés même s'ils sont plus vastes font sonner le creux des insatisfactions professionnelles et des manques affectifs. Et comme leitmotiv visuel et sonore, sur quelques notes de jazz, une envolée d'un bel oiseau libre qui déploie amplement ses ailes dans un ciel gris, nuageux et changeant. La respiration sauvegardée du rêve possible.

Véronique Hotte

May, d'après *The Mother* de Hanif Kureishi, traduction Dyssia Loubatière, mise en scène de Didier Bezace, jusqu'au 3 juin 2007, du mardi au samedi à 21h, sauf les 8 et 17 mai à 16h30, dimanche à 16h30 au Théâtre de la Commune 2, rue Edouard Poisson - 93300 Aubervilliers Tél. 01 48 33 16 16.